

Le jour où Dieu m'a vue nue

Ariel Holzl

Le liquide azotique goutte de mes membres jusqu'au sol du vaisseau-nef. Des volutes de vapeur s'élèvent du métal froid à son contact. Je suis moi-même frigorifiée, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'émerger du bain de stase en faisant fi de tout protocole. La vue depuis le pont est à couper le souffle : les anneaux de Saturne s'effritent peu à peu sous la vitesse du vaisseau, traçant des courbes moirées dans le vide obscur. Je découvre bientôt le satellite Titan au cœur du dégradé. Ma destination aussi, la formation d'albédo connue sous le nom de Shangri-La. Creux noir à la surface ocre-jaune de Titan, elle ressemble à une plaie ancienne. Ou un œil. Il me fixe et je le fixe en retour. Deux spectateurs immobiles, précipités l'un vers l'autre par une poussée cosmique.

Que voit ce regard ? Est-il choqué par ma nudité ? Voit-il au travers de la peau synthétique qui gaufre mes brûlures ? En est-il dégoûté ? Je le serais à sa place.

Je me sens minuscule, insignifiante devant l'astre et son jugement silencieux. C'est moins inconfortable qu'on pourrait le penser. Des minutes passent. Des heures peut-être. Assez pour que le froid laisse place à une sensation aussi familière qu'insoutenable : celle de ma peau en train de cuire dans l'incendie. Je replonge aussitôt dans le bain de chrome, accueillant le froid et l'obscurité jusqu'à l'atterrissage.

Mon coma est interrompu par une explosion sensorielle : des images stridentes, des sons iridescents se mélangent derrière mes paupières encore closes. Les veines à mes tempes me picotent, chargées d'électricité pas du tout statique. Je suis toujours allongée, mais je ne sens plus de liquide sur mon corps.

— Restez calme capitaine, la connexion est presque établie.

La voix, masculine et un peu dissonante dans ses intonations, me suffit pour comprendre ce qu'il se passe.

C'est la première fois que je suis connectée au Réseau. Les militaires n'y ont pas accès, pour des raisons évidentes de sécurité. Et comme je suis née militaire...

Nous avons bien notre propre réseau, mais il s'agit d'une version interne très limitée. Rien à voir avec le sentiment d'omniscience qui me saisit dans l'instant. Il y a quelques siècles, on parlait d'« autoroute de l'information ». Imaginez que sur cette autoroute roulent maintenant des camions de la taille de galaxies. Imaginez aussi qu'ils avancent à la vitesse de la lumière, et imaginez enfin que je vienne de prendre l'un de ces camions en pleine gueule.

Le choc est éblouissant : d'une pensée, je parcours les archives de la colonie, d'une autre je découvre la position de tous mes camarades de campagne. Aucun ne se trouve sur Titan, les plus proches sont à des mois de stase du satellite, disséminés dans des garnisons en bordure du système. C'est sans doute mieux ainsi.

J'essaye tout de même d'envoyer un message à trois d'entre eux simultanément pour les féliciter de leurs promotions. Je pianote mentalement texte et commandes d'envoi lorsque je suis saisie de nausée. Ma vision crépite de flashes abscons et les informations virtuelles s'embrouillent avec le réel. Un gant vient se poser sur mon visage, accentuant mon inquiétude. Mais les doigts se contentent de me masser les paupières. Au bout de quelques secondes, la sensation de dédoublement a disparu. Je rouvre les yeux sur un visage affable, celui d'un

jeune homme portant une tenue sobre. Épinglé à son torse, un insigne de réalité augmentée l'identifie comme Maxwell Mendel, ingénieur civil.

— *Allez-y doucement*, fait la voix de mon hôte dans ma tête. *Laissez le temps à votre cerveau de s'habituer. C'est un deuxième réseau neuronal à traiter, après tout.*

— *Pouvons-nous...*

Je grimace sous la tentative télépathique.

— Pouvons-nous parler plutôt que de partager nos pensées ? m'interrompt-il.

— S'il vous plaît.

— Bien sûr ! Mais je m'excuse par avance pour ma prononciation. J'ai quelque peu perdu l'habitude de communiquer ainsi.

En effet, les dissonances sont de retour dans sa voix. Cela lui donne un accent qui me rappelle les intelligences artificielles des drones de combat. Pas désagréable, et pas trop dépaysant. Autour de nous, je découvre la clarté tranquille de l'infirmierie.

— Ne vous inquiétez pas, dit Maxwell en avançant mes pensées. Le moniteur de votre stase indiquait un pic d'activité cérébrale pendant le vol. Je voulais m'assurer que tout était en ordre avant de vous connecter.

— Oui, désolée. Je me suis juste levée pour profiter de la vue.

L'ingénieur me regarde avec circonspection, avant de me répondre le plus poliment possible :

— Personne ne peut se réveiller d'une stase avant le terme programmé. Vous avez dû faire un rêve particulièrement lucide. Cela expliquerait le pic d'ailleurs.

Je hausse les épaules, préférant ne pas aborder le sujet de la douleur fantôme. Le médecin de bord n'y croyait pas non plus.

Ces médecins... Ils vous parlent des membres fantômes, ces organes disparus qui se rappellent à votre bon souvenir

longtemps après l'ablation. Ils mentionnent plus rarement que la peau est votre plus grand organe. Ils oublient carrément de vous dire que vous allez déguster jusqu'à la fin de vos jours, lorsque le laser des scalpels commence à tailler dans le vif.

Maintenant, la douleur suinte de mon épiderme à chaque instant, un poison qui s'accumule goutte à goutte jusqu'à me tirer de n'importe quel sommeil, hurlante et meurtrie. Même le néant cérébral d'une stase n'y change rien.

— Je vous laisse enfiler des vêtements et je vous attends dehors, dit Maxwell en se dirigeant vers le sas de sortie.

Moi ce que j'attends, c'est d'entendre le chuintement hydraulique du sas avant de me redresser. Aussi mignon soit-il, aucune envie que mon jeune steward ne se rince l'œil sans y avoir été expressément invité.

C'est ridicule, je le sais bien. Il a été tout ce qu'il y a de plus professionnel. Mais c'est comme ça, je ne peux pas m'en empêcher.

Une fois debout, je presse un coin du mur le plus proche. La surface devient miroir, me jetant mon problème au visage.

Mon problème est parfait. Mon corps est parfait, mon visage est parfait aussi ; tout est parfait, tellement, tellement parfait : mes traits sont impeccables, ma carrure plus athlétique qu'avant l'accident, mes courbes plus pleines, mon grain de peau plus harmonieux, la couleur de mes cheveux, la symétrie de mes yeux...

Lorsque mon drone m'a extraite des débris, ce qu'il restait de moi aurait pu tenir dans un sac. Et encore, pas un sac de marin. Sans céder au mélodrame, je ne devrais pas être en vie. Pas selon les principes biologiques les plus fondamentaux. Pourtant, rien n'est plus significatif pour saisir tout l'apport de la singularité technologique à nos existences que ma propre expérience : passer de l'état de charbon humain à celui de bombe sexuelle à faire se pâmer les éroBots les plus perfectionnés, ça vous parle plus qu'un séminaire sur la transcendance de l'Humanité.

Et tout cela pour la modique somme de deux mille heures de bloc opératoire, quarante transfusions de plasma reconstitutif et huit millions d'hexagones de peau artificielle. Sans oublier cinq années de service. Cinq années d'enfer jusqu'à Shangri-La.

Une nouvelle pression sur le mur et le miroir coulisse sur le compartiment vestimentaire. Je choisis en quelques clics une combinaison à col haut parmi les tenues recommandées. Je remarque au passage que la météo doit être des plus changeantes à la surface de Titan, car les recommandations vont de l'ensemble polaire à la tunique estivale, laquelle en laisse autant à la protection thermique qu'à l'imagination...

Je garde le coloris d'origine, le même gris bleu porté par le steward. Mon choix effectué, les exofilaments glissent du compartiment pour envelopper ma peau. Je frémis à leur contact. Pas de froid mais d'appréhension : la douleur se manifeste toujours plus vite quand je suis habillée. Elle ne va plus tarder à revenir. Je file dehors, espérant la devancer.

La première chose que je remarque à l'ouverture du sas, c'est l'odeur de la colonie : métallique et lourde, comme respirer dans un sachet plein de clous. L'air est saturé de nanomachines. Maxwell attend à côté du sas et entreprend de chasser ma moue :

— Ne faites pas cette tête capitaine Valini, on s'y habitue très vite.

— Capitaine ? réponds-je avec une pointe d'irritation. Vous faites erreur. *Lieutenant* Valini.

— Aucune erreur, je vous assure. Vous avez reçu une promotion.

J'accueille la nouvelle avec ma méfiance d'usage, vérifiant immédiatement les logs de mon profil public sur le Réseau.

En effet. *Capitaine Ley Valini*. J'étais si occupée avec les promotions de mes anciens camarades que j'avais complètement raté la mienne.

Le titre m'importe peu, tout ceci n'est que purement honorifique : personne n'est censé reprendre du service après avoir atteint Shangri-La.

La seule chose qui me fait crisser des dents, c'est la mention « *Pour actes de bravoure* ». Faire sauter manuellement une ogive défectueuse, c'est aussi héroïque que de se tirer dans la tête pour éviter de retourner au front. J'avais juste besoin de m'en sortir, que ce soit à Shangri-La ou dans l'ultime néant. J'espère avoir choisi la bonne porte.

À première vue, oui. La colonie est à couper le souffle :

Maxwell m'entraîne sur une avenue flottante et translucide qui traverse un quartier aux bâtiments immaculés. Leur architecture, tout en panneaux de platine, passerelles torsadées et pointes nerveuses, rappelle les Peignes de Vénus, ces coquillages délicats souvent polis jusqu'à une blancheur extrême par le passage de la marée. Les conduits électriques dessinent des arabesques aléatoires sur leurs murs, une pulsation bleutée entre les plaques de platine.

— C'est un peu triste, je sais... dit Maxwell. Mais cela sera beaucoup plus coloré dès que nous aurons quitté le secteur administratif.

J'ai l'impression qu'il se moque de moi. Moi la petite soldate frontalière qui ne connaît que la dévastation urbaine et le plastacier des camps mobiles.

En levant les yeux, je peux voir la toile magnétique qui retient l'atmosphère azurée, et derrière elle transparaissent les gaz colorés de Saturne. L'ensemble rappelle un coucher de soleil grandiose sur une mer de nuages prête à sourdre. Le panorama déborde d'activité : des sondes vont et viennent pour réguler les canaux aériens, des plateformes anti-gravité sillonnent les immeubles les plus en hauteur, des vaisseaux-nefs traversent régulièrement la toile en la faisant crépiter, leurs pavillons élan-cés transperçant les nuages avant de disparaître pour l'espace.

Une fois l'émerveillement dépassé, je ne peux m'empêcher de constater que les générateurs de la toile magnétique

paraissent particulièrement vulnérables. Trop exposés, surtout face à une menace intérieure. Il suffirait de pirater l'une de ces sondes, de la bourrer d'explosifs genre C-25 ou FlaX et...

Bah ! À peine arrivée à la retraite, et me voilà prête à reprendre du service. Mon vieil esprit me dégoûte encore plus que mon nouveau corps.

D'ailleurs, la deuxième chose qui me frappe après l'odeur de la colonie, c'est la désillusion sur mon physique : je me pensais au summum de l'esthétique ; je me rends compte que je ne suis qu'une silhouette parfaite de plus parmi la foule. Tous les habitants que nous croisons pourraient être des mannequins, peu importe le sexe, l'âge ou la couleur de peau. Même mon steward attitré, qui est plus qu'à mon goût en y réfléchissant bien.

– Les lois anti-eugéniques sont-elles plus laxistes sur les colonies ? lui demandé-je.

Maxwell se contente d'abord d'un rire charmant :

– Non, nous ne pratiquons que les procédures les plus élémentaires : correction des malformations prénatales, élimination des maladies orphelines, rectification des...

Tandis que je l'écoute, un message vient se superposer à ma vision au son d'un *jingle* :

Référendum Météorologique SGL-82908. Souhaitez-vous participer au référendum ?

— Qu'est-ce que...

De la tête, Maxwell me fait signe d'accepter l'invitation virtuelle. Je m'exécute et le message se transforme en liste à choix multiples :

Région géographique : Baie Administrative 15

Temps souhaité : Ciel dégagé. Ciel dégagé avec brise. Ciel nuageux. Ciel nuageux avec Pluie. Neige.

Je fronce les sourcils sans trop comprendre, finis par porter mon choix sur « *Neige* » qui me paraît le plus absurde au sein d'une situation déjà gratinée.

Choix : Neige.

Coloris : Standard. Modifier ? Oui/Non.

Intensité : Standard. Modifier ? Oui/Non.

De plus en plus dépitée, je sélectionne « *Mauve Tulipe* » et « *Tempête* ».

Merci pour votre participation, citoyenne Valini ! Passez une agréable journée.

Fin du référendum : 13'56.

Prochain référendum météorologique : 6'13'55

— Maxwell... dis-je d'une voix blasée. Est-ce que je viens sérieusement de voter sur le temps qu'il va faire dans la colonie ?

— Non, bien évidemment ! Uniquement pour ce secteur.

Il continue à se moquer de moi... Mais je dois avouer que j'aime bien son cynisme décontracté.

Tandis que nous avançons, je peux apercevoir d'autres avenues similaires sous le dallage translucide. Nous sommes bien loin du sol, vingt ou trente secteurs urbains au moins. La colonie est construite toute en verticalité, le meilleur moyen pour une population toujours grandissante d'occuper l'espace limité du satellite.

— À Shangri-La, poursuit Maxwell, toutes les décisions susceptibles d'affecter les citoyens sont soumises à référendum entre les citoyens concernés. Grâce au Réseau, n'importe quel citoyen est apte à créer une proposition de référendum sur n'importe quel sujet et à tout moment. Cela peut aller des plus importantes, telles que l'allocation de vaisseaux-nefs à une offensive armée ou la récurrence du tirage au sort des professions, aux plus idoines, comme le choix de la musique d'ambiance dans les ascenseurs publics ou la couleur du ciel...

— Je vois. Quelle est la fréquence de votre tirage au sort d'ailleurs ?

— Le dernier référendum l'a fait passer de vingt à seize ans pour le tirage initial, et de trois à un an pour le renouvellement.

— Seize ans ? Généreux. Mais vos aspirants-soldats doivent tirer la gueule en voyant qu'ils sont bloqués dans leur académie pendant que d'autres font la bringue avec les salaires de leurs chouettes boulots...

À ma surprise, il ne s'offusque pas de ma remarque :

— Un autre référendum, bien plus ancien, a retiré la formation militaire du tirage au sort. Aucun soldat ne naît plus à Shangri-La.

Maintenant, c'est à moi de faire la gueule. J'ai du mal à avaler ce que je viens d'entendre. Si c'est bien le cas, la colonie se démarque particulièrement du reste de l'Union :

Le tirage au sort des professions est pratiqué dans toute l'Union à la naissance de chaque citoyen, puis renouvelé selon une période laissée à la discrétion de chaque état fédéré. En moyenne, on passe dix années à l'école fédérale et on en sort à vingt ans avec une profession attribuée jusqu'au prochain tirage au sort. Comme machines et robots fournissent toute la main-d'œuvre nécessaire aux tâches les plus techniques et physiques, le système éducatif se concentre sur la recherche scientifique et artistique, sans négliger l'une par rapport à l'autre.

Les militaires sont un cas particulier. Les drones de combat forment quatre-vingt-dix pour cent des forces militaires de l'Union, mais les dix pour cent qu'il reste sont tout ce qu'il y a de plus humain. Question de moralité paraît-il. Et puis, il faut bien quelques troupes capables de résister aux ondes électromagnétiques ou à un vulgaire piratage.

Ces chanceux font partie du tirage au sort à la naissance, mais pas pendant les vingt-cinq années suivantes : cinq ans d'enfance, cinq ans d'école civile, cinq ans d'école militaire, cinq ans en académie spécialisée, cinq ans de service actif. On appelle cela la Loi des Cinq.

Après leur service, ils reviennent à la société civile avec une pension généreuse et ne participent plus à aucun tirage au sort, même s'ils choisissent d'exercer une profession. S'ils reviennent du moins.

L'expression sur mon visage doit être cocasse, car Maxwell ajoute ensuite :

— Gardez un peu de stupeur en réserve, capitaine. Le plus important reste à venir. L'essence même de Shangri-La.

Maxwell pose alors sa main sur la balustrade, qui se désolidarise au bout de quelques secondes de l'avenue. Je regarde avec une curiosité grandissante le morceau de rue sur lequel nous nous trouvons devenir une plateforme anti-gravité tout ce qu'il y a de plus fonctionnelle, réacteurs compris. Pendant le processus, des particules grisâtres s'amalgament en poussière ondoyante là où la plateforme se découpe. La transformation de la structure est à peine visible à l'œil nu, si ce n'est pour les minuscules arcs d'électricité statique qui l'accompagnent.

— Encore des nano-machines, affirmé-je à mon guide.

— En effet. Les nanites composent Shangri-La dans son intégralité. Elles en sont le cœur, les os, les muscles. Chaque structure, chaque bâtiment, chaque appareil ou chaque arbre en est un composite. Et chaque citoyen possède toutes les clés pour les transformer selon sa volonté.

— Chaque arbre ? Vous exagérez.

— Pardonnez mon abus de langage, s'excuse Maxwell. Je parle de nano-machines, mais pour être plus clair, je devrais parler de nano-hybrides. Vous allez comprendre.

La plateforme entame sa descente à travers les niveaux inférieurs. Chaque bâtiment que je distingue est aussi unique et différent des autres qu'un flocon de neige, mauve tulipe ou pas. Je remarque également d'autres nuages de nanites, les mêmes que sur l'avenue : ici une équipe d'architectes perce un accès au toit d'une chaîne de production robotique en un clin d'œil, là une midinette transforme une borne d'éclairage en banc public pour y attendre son rendez-vous galant. Certains citoyens se contentent de puiser des nano-machines dans l'air ambiant, sans même modeler un objet à partir d'un autre. Partout les nanites bougent, changent, serpentent,

glissent, coulent comme un flot aussi solide que liquide. Un flot bien vivant.

Le phénomène me fascine. Jamais je n'aurais cru une telle concentration de nano-machines possible, mon expérience étant limitée aux munitions à nanites et autres grenades modulaires.

Le tissu urbain se fait de moins en moins dense au fur et à mesure de la descente, et l'atmosphère devient plus lourde. Finalement, nous arrivons au niveau du sol. Sous la colonie, s'étendent de l'horizon à l'horizon des champs.

Les plantes qui occupent ces champs me sont totalement inconnues : ovoïdes et couleur vert-de-gris, elles laissent échapper de leurs longues étamines ce qui me semble tout d'abord être un flot continu de spores. Ce n'est qu'en me rendant compte que l'odeur métallique est ici presque insoutenable que je comprends qu'il s'agit de nano-machines.

— Des champs de plantes bioniques, constaté-je à voix haute.

Maxwell acquiesce :

— Nos nanites sont aussi organiques que synthétiques. Ils sont capables de générer leur propre énergie par photosynthèse, d'imiter tous les tissus vivants à la perfection et de s'intégrer à n'importe quel organisme biologique sans risque de rejet. Vous pouvez même les manger ! ajoute-t-il avec un clin d'œil.

— Et devenir un hybride à long terme je suppose ?

— C'est déjà le cas, capitaine. Et sans danger. Vous vous demandiez pourquoi les citoyens de Shangri-La sont si beaux ? Parce qu'ils le choisissent, tout simplement. Nos nano-machines remplacent avantageusement toute opération chirurgicale lourde. Plus encore, elles vous permettent de changer absolument tout de votre apparence d'une simple commande mentale. Il s'agit de la même technologie que votre peau. Juste un peu plus perfectionnée.

— Sans danger ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de percer le même trou que nous avons vu sur le toit de l'usine dans

votre corps d'hybride ? D'une simple commande mentale ? raillé-je.

— Le contrôle des nanites par chaque citoyen de la colonie est effectué grâce au Réseau, de la même manière que les référendums. Aucune décision qui reviendrait à influencer sur l'intégrité d'un citoyen ne peut être effectuée sans le consentement manifeste de ce dernier. Outre cette règle élémentaire, il n'y a aucune limite à ce que vous pouvez créer ou modifier à partir des nanites.

— En gros, vous êtes en train de me dire qu'à Shangri-La, tout le monde est son propre dieu...

— Eh bien, vu la popularité du secteur des cultes, je dirais que c'est une position un peu trop catégorique mais... oui, en quelque sorte. Vous êtes le maître de votre réalité, dans le respect des autres citoyens.

— Pourquoi ne pas avoir développé tout cela à la galaxie entière ?

Pour la première fois depuis notre rencontre, le visage de Maxwell se ferme lors de sa réponse :

— Nous essayons bien de le faire mais... comme vous le savez, il y a des complications et des poches de résistance face à tout progrès.

Je le sais bien. La douleur, tenue en respect jusque-là par toutes les merveilles que j'ai pu découvrir, me traverse soudain le corps. J'essaye autant que possible de contenir ma grimace. Je dois échouer néanmoins, car Maxwell retrouve d'un coup son sourire d'usage :

— Ce n'est pas une fatalité toutefois ! Les colonies se développent à une vitesse respectable, même si Shangri-La reste de loin la plus avancée... Maintenant, vous devriez essayer de contrôler les nanites, capitaine. Vous voilà citoyenne de Shangri-La après tout.

J'hésite un instant, puis me décide à tenter la chose. Pour me distraire de la douleur surtout, de plus en plus intense.

— Visualisez l'objet de vos désirs dans votre tête. Les nano-machines feront le reste.

Je m'exécute, concentrée sur une bête ombrelle. Cela commence bien, mais la douleur me submerge enfin. Les nano-machines s'élèvent autour de moi, formant des pointes noirâtres et mouvantes qui rappellent les flammes d'un incendie. Des silhouettes chétives, grossières, comme dessinées au fusain, apparaissent également sur la plateforme. Elles essayent de lever des doigts accusateurs, s'écroulent sous leur propre poids, se mettent à fondre. Hurlant intérieurement, je finis par retrouver mon calme. Les nanites en font de même.

La main sur mon épaule, Maxwell me reconforte malgré mon échec :

— La visite est terminée pour aujourd'hui. Remontons doucement, je suis sûr que vous avez hâte de découvrir vos quartiers.

— Et s'ils ne me plaisent pas, je n'aurais qu'à les changer de toute façon ! dis-je avec un sourire aussi large que faux.

Pendant l'ascension, des rires d'enfants attirent mon attention sur un groupe en contrebas. Ils sont en train de remodeler les nanites au coin d'une impasse pour en faire leur terrain de jeu personnel : des balançoires, des ballons de foot, des arbres pleins de branches et de lianes solides pour une bonne partie d'escalade. Je remarque surtout qu'ils sont chacun accompagnés d'un curieux drone : certains ont des formes d'animaux chimériques, d'autres de personnages de dessins animés. Celui d'une fillette enfin est son portrait craché. Je crois d'ailleurs qu'il s'agit de sa jumelle, jusqu'à ce que sa nuque pivote sur elle-même pour esquiver un ballon à la trajectoire hasardeuse.

— Ces drones ? Aussi des nano-machines je suppose ?

— Tout à fait. Mais il s'agit d'un type très particulier. Le projet Anima, une des expérimentations fondamentales de la colonie. (Il marque une pause pour s'assurer de mon

attention.) À Shangri-La, un drone hybride est attribué à chaque nouveau citoyen, depuis sa naissance ou dès son arrivée. Ils sont liés par un codage génétique unique au citoyen en question et utilisent la technologie d'intelligence artificielle « Simulacre » la plus perfectionnée. Nous nous sommes rendu compte qu'avoir un compagnon indéfectible, loyal et modulable était une des conditions indispensables au bonheur humain.

— Modulable ? Jusqu'à quel point ?

— Certains les considèrent comme des animaux de compagnie, d'autres comme des parents, des amis, voire des amants. Et les Anima s'adaptent aux attentes placées en eux. La solitude n'existe plus ici, à moins de la choisir.

— Et moi alors ? demandé-je en riant. Où est mon Anima ? J'ai hâte de me construire le parfait éroBot...

Maxwell ne répond rien, se contentant de sourire en me fixant.

Et alors, je comprends.

Mes yeux s'écarquillent, tandis que cette trop grosse évidence cherche à sortir de ma bouche par tous les moyens :

— Vous... C'est vous mon Anima !

— En effet. Je pense que nous devrions nous tutoyer maintenant.

J'accuse le choc aussi mal que la bleusaille lors de son premier parachutage orbital. J'entends ma voix qui se casse à chaque mot :

— Je suis déjà venue ici ? ! Comment ? Et quand ?

Maxwell agite le doigt à la négative :

— Ce n'est pas si important... Ley, sais-tu *pourquoi* tu es venue ici ?

J'essaye de retrouver une certaine contenance, mais la douleur ne me laisse pas une seconde de répit. Je crie mes mots plus que je ne les dis :

— Ici ? C'est évident non ? « *Cinq ans de service jusqu'à Shangri-La* » ! On nous bassine avec ce slogan depuis l'école

militaire. Avec la brochure virtuelle et les jolies photos. Qu'est-ce que je serais donc allée foutre sur Protée ou Virgo, ou n'importe quelle autre colonie de la bordure extérieure ? Je n'ai pas l'âme d'un pionnier.

Les traits de Maxwell se plissent, lui donnant un air peiné :

— Allons... tu sais que c'est faux. Tu ne peux pas me mentir, pas plus que tu ne peux te mentir à toi-même.

Je le fusille du regard, finis tout de même par lui répondre :

— Je voulais voir si tout ce merdier en valait vraiment le coup. C'est ça que tu voulais entendre ? Voir Shangri-La et mourir. De préférence dans ma propre cabine, et avec mon propre flingue, si la visite n'était pas au niveau.

— Et alors ? Cela en valait-il le coup ?

Il m'indique le panorama urbain en perpétuelle évolution, ce paradis technologique à portée de l'Homme. Je me sens soudain assailli par la fatigue. Tandis que je m'écroule à moitié sur la plateforme, des nano-machines viennent former un confortable siège sous moi.

— C'est... parfait. Tout est si parfait.

— Et pourtant ?

— Et pourtant, je... je n'ai pas mérité tout ça. C'est trop, trop pour moi. Je ne suis pas quelqu'un de bien, de respectable. Ce que j'ai fait... Et pourtant... je ne veux pas le perdre non plus. Je veux protéger tout ça. Je veux garder l'espoir intact... Pas forcément pour moi mais...

Je ne reconnais plus ma voix, pleine d'échos. Les mots qui suivent sont pourtant les plus francs que j'ai prononcés depuis mon arrivée :

— Max... Je veux repartir.

— Je sais, Ley. C'est la deux cent cinquante-troisième fois que tu fais ce choix. Ne souhaites-tu pas rester quelques mois au moins, comme la dernière fois ?

Plus rien ne m'étonne maintenant.

— Mille deux cent soixante-cinq années de service jusqu'à Shangri-La, c'est ça ? réponds-je après un bref calcul mental.

— En effet, ajoute Maxwell avec un soupçon de mélancolie.

— Il faut croire que la guerre est aussi une des conditions indispensables au bonheur humain.

— Il faut croire... Nous avons essayé de l'éliminer de l'équation pourtant. Mais même une démocratie parfaite ; même une communauté d'individus maîtres de leur environnement et biologiquement éternels ; une société sans faille physique, sans contrainte économique et où chacun dispose d'une âme sœur – artificielle certes, mais réelle – ce n'est pas suffisant pour tout le monde. Ou c'est peut-être trop, au contraire.

Je ne réponds rien. Je repense à l'écoeurement qui me saisit chaque fois que je découvre le reflet de mon corps parfait au hasard des miroirs, cette sensation de ne pas avoir mérité ma chance quand d'autres ont fini sous les balles ou pulvérisé par le feu chimique. Je coupe court :

— Repartir, c'est tout oublier n'est-ce pas ?

— Oui, l'extraction du Réseau est particulièrement éprouvante pour le cortex.

J'acquiesce. La douleur, si intense il y a encore quelques minutes, paraît dérisoire maintenant, comme masquée par un voile cotonneux de morphine.

Nous restons là sans rien dire, seuls mais à deux, jusqu'à qu'un nouveau référendum fasse passer le ciel du secteur à un somptueux bleu nuit. Je me décide finalement à poser les dernières questions qui nous serviront d'adieux. Ou d'au revoir peut-être.

— Max... Est-ce que tu aimes ce que tu es ?

Maxwell se met à rire :

— Les dieux et leurs créations... Tu me poses cette question à chaque fois, Ley. Évidemment.

— Et... est-ce que tu aimes ce que je suis ?

— Bien sûr. N'est-ce pas pour cela que vous nous avez créés ?

Évidemment. Nous rentrons.

Je quitte Maxwell devant le vaisseau-nef, préférant que ce soit le médecin de bord qui assure le protocole d'extraction. Je suis convaincue que cela lui cause moins de peine ainsi.

Alors que je me trouve sur la table d'opération, je regarde vers le plafond. La surface chromée fait miroir, me renvoyant mon regard et ma nudité. Je repense à ma découverte de Shangri-La, cet œil à la surface de Titan me fixant depuis le pont du vaisseau.

Que voyait-il à travers moi ? Le feu, le feu sans doute. C'est ce que je vois, moi. Si cela fait plus de mille années que je suis en service, je comprends mieux la douleur qui me taraude.

Je ne mérite pas encore d'être mon propre dieu, pas plus que je ne mérite encore le pardon à mes propres yeux.

Lorsque j'ai appuyé sur le détonateur manuel de l'ogive, je n'étais pas dans les splendides villas communes des artistes de Shangri-La, je n'étais pas sur les rives artificielles qui bordent la ville comme un écrin. La maison à côté de l'usine clandestine d'armement n'était pas vide. La famille qui s'apprêtait à fuir lorsque j'ai fait irruption dans leur cuisine n'était pas parfaite et les champs qu'ils cultivaient aux alentours ne contenaient pas de nano-machines comestibles. J'entendais les tirs des tourelles automatiques, celles que l'ogive défectueuse aurait dû réduire au silence, mais j'entendais aussi leurs supplications. J'ai juste choisi de faire la sourde oreille. Il le fallait, je devais m'en sortir. Je devais atteindre Shangri-La.

On peut effacer son esprit. On peut perdre son corps. Mais l'âme n'oublie pas.